

Taxinomie du hasard

Au cours d'une interview, Jean-Jacques Rullier déclarait : mon travail peut venir du sentiment très fort que j'ai eu à un certain moment de ne plus rien savoir, d'avoir perdu mes références, et du besoin de devoir tout réapprendre, en repartant littéralement à zéro¹.

On peut imaginer un tel sentiment à l'origine du travail de Marion Auburtin : une volonté taxinomique de classer le monde, qui s'affronte à l'infini des situations et des objets devant lesquels chacun se trouve plus ou moins démuné, quelque chose comme une taxinomie du hasard.

Ainsi, dans la série des Grues (2005) on est en présence de ce qui pourrait être perçu comme une vue de chantier mais on est en même temps spectateur du hasard qui a fait que les axes des grues se trouvent dessiner dans le ciel des compositions abstraites qui auraient des affinités avec le hasard des combinaisons géométriques de François Morellet.

Même impression devant le dessin de chaises entassées (Chaises, 2003) : nulle composition voulue de la part de Marion Auburtin, seulement un enregistrement du hasard. Si ce hasard avait mené l'artiste plusieurs jours de suite dans ce local, qu'elle eût observé un nouvel agencement de chaises, nul doute qu'il eût donné lieu à un nouveau dessin. Ceci ne s'étant pas produit, il ne pouvait être question d'intervenir : la démarche est dans un premier temps contemplative.

De même, lorsque l'artiste peint une série de pistolets (Armes, 2007), on pourrait d'abord croire que le point de vue, de côté, est choisi afin de rendre compte le plus objectivement de la forme de l'arme, ou encore que c'est un moyen d'amoindrir son caractère menaçant. On pourrait le croire, jusqu'à ce que l'on remarque qu'une des armes présente un raccourci. Le point de vue ne résulte donc pas d'un choix de l'artiste mais de l'acte neutre du copiste qui ne fait que reprendre le plus minutieusement,

le plus laborieusement possible une image préexistante, un document, qu'elle s'est elle-même imposée de copier. Là encore on note un retrait, une non-intervention, une part laissée au hasard. Mais cette arme, vue en perspective, tout en conservant l'innocence apparente de la copie, réveille l'attention du spectateur et lui rappelle qu'il n'est pas seulement devant une collection de pistolets et de revolvers. Le sujet : une arme à feu, des cartouches (Munitions, 2007), n'est pas le fait du hasard. Même - et peut-être, surtout - si ces dernières peuvent être confondues au premier regard avec une collection de stylos-feutres. Il est bien question ici du Pouvoir. Marion Auburtin le dit elle-même clairement dans les notes qu'elle a écrites à propos de ces séries :

Ces objets sont à la fois élégants et morbides. Ils sont beaux, puissants, possèdent des mécaniques variées et extrêmement précises. Ils font partie d'un monde obscur. Ils évoquent la violence, le désir, le pouvoir, la richesse. Chaque arme a sa famille, son histoire, son origine, sa particularité, sa rareté. Les pistolets et les revolvers sont des objets sensuels. Ils attirent les collectionneurs parce qu'ils incarnent les raisons pour lesquelles le collectionneur collectionne. Par l'accumulation d'objets numérotés datés et signés, et dans cette volonté incontrôlable de posséder toujours plus, le collectionneur évoque donc aussi ces notions de pouvoir, de désir et de recherche d'identité. Son hobby devient vite une nécessité malade, car il demeure l'expression obsessionnelle d'une angoisse toujours plus grande face au vide.

Il se pourrait donc bien que cette volonté de réapprendre dont parlait Jean-Jacques Rullier, cette nécessité de tout reprendre à zéro, que ces parts laissées au hasard et ce retrait même, aboutissent finalement assez rapidement à très bien comprendre les choses...

Anthony Freestone

Avril 2007

¹ Entretien de Jean-Jacques Rullier avec Andreas Korster publié en annexe du Catalogue de l'exposition Espaces au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, 1993.